

Un jour, il y aura du bonheur.

Kim Carnes est au sommet du hit-parade, Théo m'envoie régulièrement des disques des Etats-Unis où il traîne avec des copains, il sait que je ne vais plus tenir longtemps, notre père me harcèle, j'en ai marre.

Sous prétexte que je n'arrive à rien à l'école, il veut me mettre dehors, comme une chose qui ne sert plus et que l'on jette à la poubelle. Lui Théo, quand papa l'a mis dehors, je m'en rappelle comme si c'était hier, il explosa le nez du père, maman et moi restions enlacés en attendant que ça se passe. Maintenant dix ans après Théo, c'est mon tour de ne plus être le fils chéri, je suis devenu une bouche de trop à nourrir qui ne rapporte rien, même pas de bonne note de l'école.

Maman fait ce qu'elle peut pour recoller les morceaux, elle met tout son poids dans la balance pour que le père révise sa décision de me jeter dehors. L'autre jour il a levé le bras sur maman qui s'interposait, j'ai bien cru que s'il allait plus loin je lui aurais sauté déçu avec le couteau à pain que j'avais à la main.

Le matin quand je sors de la maison pour aller au lycée, je suis heureux de quitter cet enfer pour quelques heures de répit. Pierre Cabel un copain de classe me dit toujours en souriant « *qu'un jour il y aura du bonheur* », curieusement je le crois, je veux le croire. La vie ne peut pas être ce que je vis depuis bientôt seize ans, il doit y avoir autre chose.

L'école ne m'intéresse pas vraiment, je travaille juste les matières qui me passionnent : les sciences physiques, les

mathématiques et le sport, tout le reste m'est indifférent, je m'en fous.

Voyant le jour où le père me mettra dehors arriver à grands pas, j'ai pris les devants pour trouver un travail. J'aurais seize ans dans quinze jours, je pourrais donc bientôt commencer légalement à bosser, je pourrais peut-être même partir de chez mes parents avant qu'ils me virent.

Les huit heures que je passe au lycée sont presque des heures de vacances, des heures où je suis tranquille, des heures où je n'ai rien à craindre.

Le soir je rentre à la maison avec des crampes au ventre, parfois je fais des détours pour reculer le moment où je pousserai la porte pour me retrouver devant ce père qui ne fait que de me rabâcher que je suis un raté, en le regardant je me vois dans trente ans, ça fout la trouille, j'espère que je ne serais pas aussi con.

Ce soir c'est presque Noël, pourtant on est en Mars. Une de mes tantes est venue nous rendre visite à l'improviste. Les réflexions désobligeantes, les sarcasmes du père seront se faire discrets devant une étrangère.

Curieusement le père est radicalement différent ce soir, plusieurs fois maman et moi échangeons des regards de surprise après une réflexion gentille, ou une suite de mots gentils sortis de cette bouche, qui si souvent hurle des insultes et des réprimandes.

À la fin du dîner le père se leva, il glissa la dernière cassette de Sardou dans la radiocassette, il disait en parlant fort : « *Ça c'est un chanteur* ».

Après avoir été saoulé par cette musique de merde, je suis allé me coucher.

Avant de m'endormir j'ai allumé ma petite radio, c'est encore « *Bette Davis eyes* » de Kim Carnes qui passe dans le poste.

Le soir juste avant de m'endormir je me demande toujours avec quelle fille de la classe je souhaiterais passer la nuit. Avec toutes bien sûr. Il faut faire un choix : Carine, Frédérique, Sylvie, Isabelle, Axelle, Anne-Sophie, Marie-Luce,

Catherine, Edith, Christine, Agathe laquelle va m'accompagner, laquelle va être le fantôme qui aidera, cette nuit encore, ma main à me procurer du plaisir pendant que je penserais à elle en fermant fortement les yeux.

Mais ce soir je pense à une autre fille, je ne connais pas son nom, elle est dans deux classes avant la mienne, elle est très jeune, treize ans peut-être, mais elle me fait un effet incroyable, depuis que je l'ai vu au lycée elle m'obnubile. Je pense que mes draps se rappelleront de la puissance de la giclée que j'ai propulsée sur eux alors que je pensais intensément à elle.

Dans la cour du lycée, depuis plusieurs jours je rodais vers ce groupe de quatre filles, une seule d'elle m'intéresse, la brunette à l'air timide et au visage fin, à qui l'autre soir j'ai rendu hommage un peu plus qu'en pensée.

J'écoute leurs conversations discrètement, elles rigolent. Elles doivent se moquer d'un gars dans la cour.

Judith. Elle s'appelle Judith. Elle vient de répondre à sa copine qui a fini sa phrase par : « ... *et toi Judith* ».

Judith, ça ce ne pas commun comme prénom je pensais.

Elle parle maintenant, je ne perçois pas sa voix douce et légère, juste une sorte de musique où les mots sont incompréhensibles.

Ma rêverie, additionné d'une concentration ultime pour essayer de saisir ce qu'elle dit à ses copines m'ont fait commettre une erreur. Le temps que je comprenne quoi que ce soit les quatre filles me regardaient bizarrement en silence comme si j'étais l'idiot du village que tout le monde au même instant montre du doigt en pouffant de rire. Ses trois copines se moquèrent de moi en m'invectivant, alors que Judith immobile dans une sorte de sourire curieux semblait aussi paralysée que moi.

La sonnerie annonçant la reprise des cours a retenti, prenant mon courage à deux mains, je demandais.

- Tu veux un pain au chocolat ? J'ai demandé, en m'adressant maladroitement à Judith.

Ses trois copines gloussaient de plus belle, en me disant d'aller jouer plus loin, elles entraînaient Judith vers le préau qui dessert les escaliers allant vers les salles de cours.

Je me disais que je lui avais parlé et que le plus dur est fait, je suis presque euphorique, maintenant il faut transformer l'essai, je vais essayer de récupérer un peu de fric pour l'emmener au cinéma.

Après une minute, je pris le chemin des cours, Judith est devant avec ses copines, elle se retourna deux fois, à chaque fois j'ai cru que son regard me transperçait, mon cœur s'arrêtait presque en disséminant dans mon corps une vague de frissons, sensation étrange, qui, jusqu'aujourd'hui m'était inconnue. Je suis sur un tapis volant, rien ne peut m'arriver, je suis superman.

Ce soir-là, je n'ai pas cherché longtemps laquelle des filles allait passer la nuit avec moi en pensée, Judith est la seule digne d'intérêt. Ses cheveux fins, longs, soyeux coulent comme de l'eau entre mes doigts, son sourire retenu m'obsède, curieusement je n'arrive pas à la déshabiller, je n'arrive pas à imaginer ce qu'il y a sous ses vêtements. Je ferme les yeux en pensant à elle, je me concentre alors que ma main serre ce gros doigt dur comme jamais qui me procure un plaisir incroyable. Les éclaboussures de cet amour naissant sont arrivées presque sous mon menton, d'autres sont allées moins loin, j'essuie mon torse avec un Sopalin qui me servait accessoirement de mouchoir, avant de m'endormir lourdement en pensant à Judith.

*

J'ai trouvé une place d'apprenti ouvrier sur presse chez Renault. J'hésite encore à plaquer l'école, plaquer les parents pour voler de mes propres ailes. Il me frauderait un peu de fric devant moi pour commencer à réfléchir à quelque chose de concret.

Au lycée, l'assistante sociale est au courant de mes problèmes, elle m'a épaulée pour ce job, elle recherche pour moi une chambre pour que je sois autonome.

Demain j'aurais seize ans, j'ai peur de la réaction du père. Samedi, je vais retrouver Judith à la patinoire, où elle patine avec ses copines, elle m'a dit que de venir la voir un soir en sortant du lycée, alors quelle était seule, sans ses connes de copines qui ne savent que glousser et se moquer des autres.

Je suis vraiment impatient d'être à samedi. Je n'ai jamais patiné, je n'ai jamais vraiment dragué de fille, il y a un début à tout, je pense que ce samedi, l'apprentissage dans ces deux disciplines sera riche d'enseignements.

Après mon entretien avec le responsable du personnel chez Renault, celui-ci demanda à un de ses collaborateurs de me conduire au HALL 200 pour que je prenne contact avec mon maître d'apprentissage.

On a traversé une cour, puis nous sommes rentrés dans une usine de fabrication immense.

Des gerbes d'étincelles jaillissaient par là. Une sorte de petit train composé de trois ou quatre wagonnets chargés de pièces en tout genre passait de poste en poste pour ravitailler les opérateurs des machines automatiques dont ils avaient les commandes, pour assembler des trucs, des bouts de voitures.

On se rapprochait du fond de l'usine, des coups sourds se faisaient de plus en plus entendre à intervalles réguliers, un par seconde environ. J'avais l'impression qu'un géant tapait avec un immense marteau sur le sol de l'usine : Blong...Blong...Blong...Blong.

Le gars que je suivais poussa une porte qui ouvrait sur un énorme hall excessivement bruyant, je me bouchais les oreilles, le bruit les vibrations sont insupportables.

Le gars se dirigeait vers un bureau complètement fermé par de lourdes baies vitrées à double vitrage. À l'intérieur du bocal de verre, le bruit était plus acceptable.

Le gars me présenta un autre gars, il sera mon maître d'apprentissage, puis il retourna sans plus de discours vers son bureau douillé.

Léon, c'est son prénom, il a environ la cinquantaine, des bacantes de quinze centimètres, un vieux cigare mâchouillé entre les dents. C'est le contremaître qui s'occupe du hall des presses pour la fabrication des portières.

D'énormes presses de douze mètres de haut écrasent de leur huit cents à mille tonnes des feuilles d'acier qui, en fin de ligne forment des portières.

Les machines me font peur, elles sont énormes, une sorte de puissance incroyable transpire de ces monstres d'acier qui cognent en faisant vibrer le sol dans un vacarme hallucinant.

De l'huile coule presque sans discontinuer des coulisseaux qui montent et descendent avec un rythme de métronome, on dirait d'énormes mâchoires qui mastiquent des feuilles d'acier.

Les gars alimentent les montres mécaniques, ils sont à la tâche, aux ordres des machines, ils doivent les suivre sous pêne d'arrêter la fabrication. Il n'y a pas de précipitation, tous les mouvements des gars sont parfaitement synchronisés, parfois il faut deux gars pour alimenter une presse, ils ne se parlent pas, l'habitude commande leurs mouvements, de toute façon le vacarme infernal interdit tout bavardage. Les gars rangent avec précautions les portières terminées dans des bacs, qui sont transportés une fois remplis par des Fenwick vers un autre hall de fabrication.

Certains des gars portent des casques sur les oreilles, d'autres rien du tout, je me bouche les oreilles avec deux doigts profondément enfoncés.

Comment font-ils pour supporter ce vacarme ? Je pensais.

Léon m'emmena fièrement voir la plus grosse presse de son hall. Elle sert à faire des prototypes pour les futures voitures en préparation, une presse qui développe deux mille tonnes, à ses dires. Des mécaniciens sont en train de démonter l'énorme bielle de cette presse, pour la remettre en état.

Léon m'a expliqué, malgré le bruit environnant, que ce serait avec eux que je commencerais à travailler. Il me présenta son équipe d'outilleurs, ils sont noirs de cambouis, ils puent

l'huile, ils sont gras des pieds à la tête, puis nous sommes retournés vers le bocal de verre.

J'ai expliqué à Léon, que les machines m'impressionnaient, mais que le travail avait l'air de me plaire, seul le bruit m'inquiète vraiment. Il me demanda différents renseignements afin que l'on me prépare mes bleus de travail, mes chaussures de sécurité et ma caisse à outils, mon casque antibruit, enfin tout l'attirail du parfait ouvrier sur presse.

*

Je m'y attendais, maman pleurerait, mais ça n'a pas empêché le père de me foutre dehors avec une valise qu'il a lui-même remplie, de peur que je vole des choses.

Je pleurniche dans la rue, je marche dépité vers l'école, le jour de mes seize ans, je crois que je m'en souviendrais.

L'assistante sociale n'est pas là, elle reviendra lundi, elle est en formation. J'ai demandé si je pouvais laisser ma valise quelque part en sécurité, la secrétaire m'indiqua une armoire dans le bureau de l'assistante sociale. Avant de sortir du bureau de l'assistante sociale, j'ai griffonné un mot à son attention pour quelle me retrouve, parce que lundi, j'irais bosser chez Renault sur les monstres d'aciers, et qu'il me faut du fric ou une chambre pour survivre un peu en attendant ma première paye.

En sortant du bâtiment administratif du lycée pour me rendre à mes derniers cours, je me disais que j'avais bien fais d'acheter la place pour la patinoire avant-hier. En fouillant dans ma poche, je me suis rendu compte que j'avais qu'une pièce de cinq francs sur moi.

À dix-sept heures, à la fin des cours, le secrétariat du lycée est fermé, je ne vois personne pour demander à récupérer ma valise.

Merde de merde, je me retrouve vraiment à poil. Je regarde les copains et copines de ma classe rentrer chez eux, le sourire aux lèvres, « *une nouvelle semaine de passée* » ils doivent ce dire. Je ne les reverrais sans doute jamais.

Mon moral remonte un peu quand j'aperçois Judith de dos qui se dirige vers les garages à vélos. Comme si de rien était, je me dirige dans sa direction.

- Tiens ! Salut. Elle a dit avec un large sourire.

- À demain, à la patinoire. J'ai dit, en marchant à côté d'elle.

- Tu sais patiner ? Elle a demandé en pédalant plus vite.

- Non.

- Tu verras c'est rigolot. Elle a dit en s'éloignant.

Je regarde fixement ses fesses ce dandiner, ça m'arrêta dans ma marche. Je plissais les yeux pour les distinguées encore, et encore, malgré la distance, je les voyais encore très nettement. Judith tourna à gauche, dommage.

J'ai erré dans le quartier du lycée trois ou quatre heures. J'ai jeté mon sac d'école dans une grande poubelle au coin là-bas près du restaurant, je n'en aurais plus besoin.

C'est incroyable, je suis passé des centaines de fois dans ces rues, je n'avais jamais remarqué qu'elles sont si tristes, si fermées. Rien ne bouge, personne ne vient me voir. Pourquoi d'ailleurs des gens viendraient me voir ?

Pourquoi ?

Ce n'est pas écrit sur ma figure que je n'ai plus de chez moi. Merde le soleil commence à disparaître, j'ai faim, je marche, ça fait cinq fois que je passe dans cette rue, merde de merde, par rapport à tout à l'heure il y deux voitures de garées en plus.

Comment est-ce possible, les gens sont dans leurs maisons, derrière ces murs protecteurs, quant à moi je marche sans but, juste pour passer le temps, je marche, je vais vers l'aurore en

marchant, pour traverser cette première nuit sur un chemin sombre et inconnu, vers une nouvelle journée.

La nuit fut affreusement longue. À la maison, je ne m'étais jamais rendu compte qu'une nuit pouvait être aussi longue. Je suis un peu fatigué, je suis courbaturé d'être resté debout à marcher toute cette nuit, je suis tendu, j'ai froid, j'ai mal aux pieds, mes draps, mon oreiller moelleux me manquent.

Il est sept heures à la grosse horloge de l'église, je vais attendre que le supermarché ouvre, j'irais manger en me promenant dans les rayons.

Ça fait déjà deux fois que je passe devant l'église, il n'est que sept heures vingt, le temps ne passe vraiment pas vite. J'ai terriblement mal aux pieds.

Tout d'un coup j'ai une furieuse envie de chier, comme rarement j'en ai eu envie, je me résigne à rentrer dans un café. Je commande un petit noir, en bois une gorgée et me précipite vers les toilettes pour purger mes boyaux gonflés de matière molle et puante.

De nouveau dans la rue, l'horloge de l'église indique huit heures moins dix, plus que quarante minutes avant l'ouverture du drugstore, je n'ai plus que deux francs en poche. J'achète une carte postale et un timbre dans un tabac pour écrire à Théo, pour lui demander du secours, j'ai tant de chose à lui dire, une boule me remonte du ventre, des larmes me submerge, je n'ai pas de crayon pour rédiger mon SOS, pour envoyer ma bouteille à la mer.

Après avoir passé une bonne partie de la matinée dans les rayons du supermarché à picorer un peu de tout discrètement, je ressorts dans la rue. Le ciel bas, gris, annoncerait bien une averse.

Des morceaux de gâteau sec m'encombrent les gencives, ma langue se contorsionne pour nettoyer difficilement mes interstices dentaires, à la maison, je me serais passé un doigt dans la bouche, pour curer le surplus de ces restes gênants, mais là, dans la rue ça ne se fait pas.

Je suis au moins à quatre kilomètres de la patinoire, quelques gouttes commencent à tomber, la tête enfoncée dans

les épaules, je relève le col de mon blouson, puis enfonce profondément les mains dans les poches de mon jean, je me dirige vers ce palais des glaces, où des gens payent pour glisser dessus, les pieds armés de lames d'acier.

La patinoire ouvre à quatorze heures, déjà des gars et des filles de mon âge s'agglutinent près des portes, certains tiennent leurs patins par les lames comme des sacs à main très design. Une fille se fait peloter par un des gars qui frotte ses doigts entre les boutons de la braguette de son 501. Ce petit manège m'a fait bander, surtout quand à plusieurs reprises le gars a senti ses doigts, les a léchés et remis entre les boutons de la braguette du froc de la fille. La fille avait l'air amusé par ce jeu curieux.

Il arrive du monde de partout, on commence à être serré près des portes, encore cinq minutes à attendre. Je bandais encore un peu quand j'ai aperçu Judith, ce qui fit regrossir mon doigt presque immédiatement, il me faisait mal, l'extrémité sortait de mon slip et se retrouvait comprimée entre mon bas-ventre et la ceinture de mon jean.

Quand les portes se sont ouvertes je me suis retrouvé écrasé contre la fille devant moi, mon doigt se retrouve exactement dans sa raie des fesses, un réflexe curieux me fit pousser le bassin vers l'avant, jamais je ne crois qu'une fille a été aussi près de mon doigt dur comme du bois, quelques millimètres de tissu le séparent de son truc secret qu'elle a entre les cuisses.

J'ai suivi le mouvement, après avoir passé les portes on s'est éparpillé, j'ai admiré la fille à laquelle je m'étais un peu frotté, elle a un superbe corps, mais une tête de sorcière est vissée là où celle d'une princesse aurait dû siéger, cette vision de cauchemar me fit débander immédiatement.

On se dirigeait vers des mecs qui prenaient les tickets pour accéder à la patinoire. Après qu'un des mecs est pris la moitié de mon ticket, j'ai poussé une porte, pour découvrir l'ovale de glace fumante. Une sorte de brume légère vole au-dessus de la surface lisse de la glace, une odeur curieuse me fit frissonner.

Deux gars d'une vingtaine d'années enjambèrent la balustrade qui cerclait cet anneau glacé et commencèrent à glisser

sur cette glace vierge de toute cicatrice. Ils avancent, ils tournent, ils sautillent, ils vont en arrière, les lames de leur patin tranchent superficiellement la peau de cette glace immaculée dans un bruit curieux, qui par moments est presque musicale, en laissant échapper des bruits métalliques. Un des gars se met en travers en s'arc-boutant sur ses lames, une gerbe de poudreuse vola par-dessus la balustrade et deux filles se retrouvent saupoudrées de minuscules cristaux de glace.

Ça a l'air très facile, rassuré je me dirige vers le guichet pour retirer des patins de location.

Une superbe fille me demanda :

- Hockey ou artistique ? Elle a dit en me regardant.

- Quoi ? J'ai dit.

- Ben, mon grand tu veux quoi comme patins, des patins de hockey ou des patins artistique.

- J'sais pas, c'est quoi les mieux pour débiter.

- Ça dépend. Elle a répondu.

- Donne lui des artistiques. A dit une voix derrière moi.

En me retournant j'ai vu Judith, elle est nettement plus grande que moi avec ses patins blancs immaculés aux pieds.

- Alors tu es venu. Elle a rajouté.

- Ben ouais, je t'avais dit que je viendrais, et bien me voilà.

- On se retrouve sur la glace. Elle a dit en ce dirigeant vers une porte qui donne sur l'ovale de glace.

- J'arrive. J'ai dit.

- Quelle taille mon grand ? A demandé la fille.

- 41. J'ai dit.

La vache ce n'est pas commode de marcher avec ces trucs aux pieds. Je fais bien dix centimètres de plus, je marche comme un canard, par rapport aux autres qui se tiennent bien droit sur leurs lames.

Je confis mes chaussures à la fille qui me donna en échange un bracelet munit d'une pastille de couleur numérotée. J'ai le 699 mauve.

Avant d'aller sur la glace je ressers les lacets de mes patins à mort, ce qui me coupe la circulation, mais qui a pour effet de redresser ma démarche quelque peu pataude. Enfin je me dirige vers un portillon ouvert, donnant accès à cette surface inconnue.

Avant de me lancer, j'ai observé les gens qui franchissent ce portillon, sorte de porte vers je ne sais quoi.

Souvent les gens avec des beaux patins s'élancent comme si de rien était vers le centre de l'anneau de glace, comme s'ils marchaient sur la moquette moelleuse de leur salon. D'autres équipés de patins bleus comme les miens se cramponnaient à la balustrade pendant que leurs pieds faisaient ce que bon leur semblent.

Judith me fit un petit signe, elle patine à reculons à toute allure en prenant le virage en croisant les pieds d'une façon très gracieuse.

Je pris mon courage à deux mains et suis allé sur la glace sans me cramponner à la balustrade comme les gars qui patinent comme des dieux. Dès que le deuxième patin toucha la glace, les petites dents à l'avant des lames mordirent celle-ci violemment en propulsant des éclats de glace en tous sens, je me suis retrouvé propulsé vers l'avant, pour m'étaler de tout mon long à plat ventre sur la glace froide.

- Merde alors, ça glisse. J'ai dit connement.

Le souffle court, à quatre pattes sur la glace, les gens me regardent, j'essaie de me relever péniblement, mais ça glisse vraiment.

J'entends un frottement derrière moi, je vois arriver Judith rigolant à pleines dents. Son éclatante dentition, aussi blanche que cette surface de malheur qui venait de me faucher les jambes, me faisait palpiter la poitrine à un rythme affolant.

- Rien de cassé... heu...c'est quoi ton nom au fait ? Elle a dit en me tendant une main amicale.

- Vince.

- Vince ? Quel drôle de prénom. Elle a dit en m'aidant à me remettre debout.

Elle me tira un peu à l'écart, dans une zone moins passante, puis elle m'expliqua les rudiments du patinage.

- Non, il faut que tu utilises les petites dents sur l'avant de tes lames dans un mouvement parallèle à ta trajectoire, puis quand tu avances, pousse vers l'arrière, bien, garde tes pieds bien parallèles, voilà comme ça, tu vois c'est facile.

Encouragé par sa gentillesse, je n'ai pas senti tout de suite que je basculais vers l'arrière. Quand mon corps parti complètement à la renverse, à croire que quelqu'un tirait sur la glace comme on tire sur un tapis dans les films burlesques pour faire tomber le héros, je suis retombé très lourdement sur les fesses et sur les mains que j'avais lancé loin derrière moi pour essayer de me retenir puissamment aux molécules d'air qui m'entourent. Réaction idiote. Une sensation de froid envahissait mon postérieur endolori.

Au bout de deux heures environ, et d'une bonne cinquantaine de chutes, je suis trempé, mais je patine, et je tiens dans ma main, la main chaude de Judith. J'ai affreusement mal aux fesses, aux genoux, j'ai les mains râpées, la glace est devenue aussi acérée qu'une râpe à fromage, les chutes sont devenues dangereuses, mais je m'en fous, je tiens sa main, on discute presque sans interruption, je suis vraiment heureux, elle rigole de mes bêtises.

Le gars à la sono demande à tous les débutants de sortir de la glace pour laisser la place aux experts du patinage, pour « une vitesse ».

- C'est quoi une vitesse ? J'ai demandé.

- Rien, un truc pour les débiles, tu vas voir. Elle a répondu en m'accompagnant hors de l'anneau de glace.

- La musique est devenue plus forte, les mecs restés sur la glace commencent à patiner à toute vitesse au rythme de la musique, mais ça ne m'intéresse pas, en tournant la tête j'ai vu ce gars et cette fille qui se pelotaient encore, à l'écart, ce coup si le gars avait complètement glissé sa main dans le pantalon de la fille. Judith tourna la tête vers ce que je regardais tout en disant.

- Tu penses à quoi... elle s'arrêta de parler quand elle vit la scène.

- Heu ... ben...heu, à rien. J'ai dit en tournant la tête vers elle, rouge de confusion.

Judith avait piqué également un léger fard, mais elle ne se démonta pas.

- T'as une copine ? Elle a demandé.

- Oui, toi. J'ai dit.

- Non...heu, je voulais dire une copine, tu vois... avec qui tu fais des trucs... heu, comme eux. Elle a dit en devenant toute rouge.

- Ben non... j'ai jamais eu de copine... avec qui je fais des trucs. J'ai répondu en regardant mes patins.

Après un blanc dans notre conversation, j'ai demandé timidement.

- Et toi, t'as ...elle ne me laissa pas finir.

- Non. Elle m'embrassa sur la bouche, j'ai cru que mon gros doigt allait déchirer ma braguette.

Cet après-midi fut grandiose, j'ai raccompagné Judith chez elle. Elle habite dans une cité sans âme, dans une tour, un clapier à humains, mais ça ne la gêne pas, elle me disait qu'elle n'a rien connu d'autre, c'est vrai que ça aide.

Elle m'a demandée si l'on pouvait ce revoir, je lui ai dit qu'il n'y avait aucun problème, ce sera peut-être un peu plus dur avec mon apprentissage, on a convenu que je l'attendrais au pied de sa tour samedi prochain vers treize heures. On s'est embrassé, sa langue a joué avec la mienne, j'ai bien cru que ma tête allait éclater.

Toutes ces nouvelles sensations m'ont ouvert l'appétit. Je suis retourné au supermarché pour manger un peu. Discrètement j'ai pris un crayon Bic cristal dans le rayon papeterie, celui-ci me permettra d'écrire à mon frère. J'ai avalé des trucs bourratifs, du quatre-quarts, des croissants, deux bananes, je crois qu'à un moment je me suis fait repérer, je suis partis juste après pour ne pas trop attirer l'attention.

Le cœur serré je poste ma carte postale pour Théo, il habite New York, je ne sais pas vraiment ce qu'il y fait, je crois que ses occupations ne sont pas très nettes, enfin lui il est autonome.

Ma carte disparue dans la boîte jaune, c'est ma dernière cartouche, ça va être dur d'attendre sa réponse.

En me promenant dans mon ancien quartier, je suis allé voir les marchands du marché qui pliaient leurs étals.

Le gars des fruits et légumes jetait plein de cartons, je fouillais discrètement dedans, il y avait des pommes qui avaient l'air mangeables. Tout à coup le mec s'est mis à hurler, je me suis relevé pétrifié par sa voix de stentor.

- Hey, toi, tu veux un coup de main. Il a fait méchamment.

Je regardais le mec, raide, pétrifié de surprise et de honte, les deux pommes que j'avais récupérées tombèrent et roulèrent un peu au sol.

Le gars pris un sac plastique en le secouant pour l'ouvrir et se dirigea vers l'arrière de son camion qu'il venait de ranger. Le mec ressorti et il se dirigea vers moi avec un sac rempli de fruits.

- Tiens, ceux-là seront meilleurs. Il a dit gentiment en me tendant son sac.

Je n'arrivais pas à parler, j'ai souri au gars, un peu crispé, je me suis baissé pour ramasser les deux pommes qui étaient à terre puis, je suis parti sous le regard du mec.

La nuit a été épouvantable, les fruits que j'ai mangés dans la soirée m'ont donné la colique du diable. Quatre fois il fallut que je trouve du papier ou des trucs pour me nettoyer le cul, quatre fois il a fallu que je trouve des endroits pour chier discrètement. C'est abominable de faire ses besoins dans la rue, comme quoi des toilettes même puantes et cradoques sont préférables à cet abaissement, à ce retour à l'état d'animal.

*

Je suis vaseux, je sens un peu la merde, il est sept heures moins dix du matin, je me dirige avec un tas d'autres mecs vers Renault pour l'embauche à l'usine. Des ouvriers pour la plupart, ils discutent en marchant sans précipitation vers leur journée de travail.

Je suis le mouvement sans trop savoir où je dois aller. Les gars s'éparpillent à droite à gauche, ils vont vers leurs postes de travail.

Les presses sont par là bas je crois. Je me dirige vers elles, en me fiant à la rumeur sourde qu'elles émettent, pourtant on est à plus de cent cinquante mètres du bâtiment qui les abrite. En relevant le nez pour éviter quelqu'un, je me retrouve en face de Léon mon maître d'apprentissage.

- Hé bien la bleusaille, c'est à cette heure si que tu arrives. Il a dit méchamment en regardant sa montre.

- Quoi ? Ben, il est pas encore sept heures. J'ai dit sûr de moi.

- Non. Mais aux presses on travaille en équipe, on commence à cinq heures quand on est du matin, et à treize heures quand on est de l'après-midi. T'as que deux heures de retard si t'es du matin et six heures d'avance si t'es de l'après-midi.

Les bras m'en sont tombés le long du corps, merde, j'ai besoin de ce job, il faut que je bouffe, que je me loge, le premier jour de travail sera certainement le dernier.

J'entamais un demi-tour pour repartir d'où je venais quand Léon demanda plus gentiment.

- Suis-moi, je vais te montrer ton vestiaire.

- Vous ne me virez pas alors ? J'ai dit la gorge serrée.

- Te virer ? Quelle drôle d'idée.

Je reprenais un peu confiance tout en marchant.

- C'est ta gamelle. Il a demandé en regardant mon sac plastique.

- Heu... non, je n'ai rien prévu.

Léon s'arrêta pour me regarder, il me demanda.

- T'as dormi ou cette nuit ?

Je n'ai pas répondu, j'ai baissé les yeux, je regarde mes chaussures, et mon jean trempé par les averses de cette nuit, je suis fatigué, tout ce que je veux c'est du travail pour m'en sortir.

- Écoute mon garçon, l'assistante sociale de ton lycée m'a parlé de tes problèmes avec tes parents, tu es à la rue, c'est ça ?

- Oui... mais je vais m'en sortir. Il faut que je bosse, il faut que je gagne de l'argent, s'il vous plaît soyez sympa ne me virer pas.

- C'est une idée fixe chez toi. Je n'ai aucune intention de te virer, mais si t'as des problèmes on t'aidera.

J'ai suivi Léon, de coursives en couloirs, de halls de fabrication en d'autres halls de fabrication. Partout des mecs comme moi, esclave moderne produisent, telle des fourmis humaines, dans cette jungle de machines, et ça aussi loin que porte mon regard.

- Ton vestiaire est là, met toi en tenue, je t'attends dehors, après on ira boire un café. Il a dit en m'indiquant un cassier métallique.

Mon bleu est un peu grand, mais il est propre, sec et sent le frais. Je suivais Léon dans cette usine immense, on passait de nouveau de hall en hall.

À un moment il s'approcha d'un gars en blouse bleu, ils discutèrent un peu puis ils sont partis vers une sorte de zone dite « zone de repos », zone simplement délimitée par des barrières vissées directement au sol. On dirait une zone de liberté dans cet univers où tout sert le travail et la production industrielle. Plusieurs distributeurs de boissons sont alignés compte un mur, des tables et des chaises permettent une relative tranquillité, car le bruit incessant des machines vous rappelle que le paradis sur terre n'existe pas. Quelques types sont là, à siroter leur café ou à tirer sur une cigarette. Léon et le gars en blouse ont serré les mains des types attablés, j'ai suivi leur exemple, puis nous nous sommes assis un peu à l'écart.

- Je te présente Bernard, c'est le représentant du personnel, il te trouvera une piaule, et il fera en sorte que tu aies un peu d'argent pour parer au plus pressé.

Je n'en reviens pas, je ne connais pas ces types, et en moins de dix minutes ils règlent mes problèmes comme si de rien était. Bernard me disait que nous faisons partie de la même famille, celle des ouvriers, et que les ouvriers savent être solidaires, ils savent se serrer les coudes.

« Ne l'oublie jamais, mon garçon, la seule force de l'ouvrier c'est la solidarité ». Qu'il disait Bernard.

Tout ce que j'espère c'est que cette nouvelle famille ne me jette pas comme la mienne, quand elle en aura marre de moi.

*

Grâce à Bernard et Léon, j'ai eu un petit studio non loin de l'usine. Ce sont des logements plus que spartiates qui appartiennent à Renault pour loger certains ouvriers. Ce n'est pas le grand luxe, mais j'ai un toit, j'ai un lit, j'ai une douche, j'ai ce qu'il faut pour cuisiner, c'est toujours mieux que la rue. Ça fait presque quatre jours que je n'ai pas dormi, la journée a été rude pour une première journée de travail, le bruit m'a saoulé, il m'a usé le corps entier. Après une bonne douche je me couche et m'endors sans demander mon reste.

Ma montre a sonné à quatre heures trente, je suis à cinq minutes de l'usine, ce matin je ne serais pas en retard à l'embauche. Je pars le ventre vide, je n'ai pas de quoi me préparer un petit-déjeuné, je verrais bien à l'usine.

À cinq heures moins cinq je suis à mon poste, avec les outils de mon équipe. Les monstres d'acier dont on s'occupe, nous attendent, l'acier brillant éclairé par les lampes au mercure laisse voir leur transpiration d'huile chaude. Les machines sont chaudes, elles tournent presque vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un arrêt inopiné d'un de ces monstres, m'a dit Léon, coûte quinze mille francs la minute, il y a intérêt à faire attention, notre mission est de faire en sorte que ces machines ne s'arrêtent jamais.

Aujourd'hui j'ai été bizuté, un type de l'équipe me demanda de vidanger un énorme bac hydraulique, il m'a dit que pour le vider il fallait procéder un peu comme avec une baignoire, il faut tirer sur la bonde et le tour est joué.

Il m'a dit de rentrer dans le bac et chercher dans l'huile le trou de vidange. J'avais de l'huile à mi-cuisse, je cherchais cette foutue bonde à tâtons du bout des doigts, l'huile me maculait le menton. Léon a poussé une gueulante en me voyant de la sorte patauger dans l'huile, je me suis fait correctement remonter les bretelles comme les autres gars de l'équipe. J'ai eu le droit à trente minutes pour aller me changer, après coup on a bien rigolé de la blague qu'ils m'avaient faite, Léon en tête.

Je ne sais pas si je suis allergique à l'huile, mais je me suis endormi en me grattant quelques plaques rouges apparues sur l'arrière des cuisses.

Ça fait deux mois que je travaille chez Renault, les presses m'abrutissent, mais elles me permettent de manger et de payer le loyer de mon studio. Elles me permettent aussi de sortir avec Judith, d'aller au cinéma, à la patinoire. Théo m'envoie régulièrement un mandat de cent dollars, je le reçois en début de mois, je me force à lui faire une réponse, la dernière fois Judith m'a aidée à la rédiger.

Entre Judith et moi, c'est de plus en plus chaud et excitant. Samedi dernier, elle est venue déjeuner chez moi. Sans trop savoir comment cela est arrivé, j'ai passé ma main sous sa petite jupe pour lui caresser sa culotte. Elle s'est laissée faire, je n'ai pas osé aller plus loin, pourtant ce n'est pas l'envie que me manquait, peut être du courant ?

Mercredi quand nous avons reparlé de cet épisode, Judith m'a fait part de sa surprise quand j'ai arrêté de caresser le morceau de tissus qui recouvre la chose que je convoite le plus en ce moment. Elle m'a même avouée que ce soir-là, elle avait pensé à moi, et que sa main n'avait pas hésité une seconde à contourner l'obstacle de coton qui recouvrait cette zone de tous les plaisirs.

Après cet appel sans équivoque, j'ai compris que Judith s'offrirait à moi. Je voulais lui expliquer que samedi dernier, je ne voulais pas brusquer les choses, j'attendais un signe de

sa part pour m'encourager à poursuivre. Elle aura bientôt quatorze ans, comme moi elle n'a jamais connu les joies du sexe autre que solitaires, je crois qu'on est aussi impatient l'un que l'autre d'aller plus loin.

Curieusement mon manque d'expérience me pousse à être prudent, je ne veux à aucun prix gâcher cette première fois, j'aime Judith comme je n'ai jamais aimé aucune autre fille, je crois que Judith m'aime également. Elle a fait son choix, avant de nous quitter elle m'a dit :

- Ce sera peut-être ce week-end, où le prochain, on ira à notre rythme, mais tu seras celui qui ouvrira la porte, tu seras mon premier... Elle a dit en m'embrassant.

Sa langue tourne dans ma bouche, mes lèvres se referment sur ce muscle visqueux qui retourne à regrets dans sa bouche.

Judith fit demi-tour, elle se dirige vers sa tour. J'ai attendu un peu avant de partir, j'ai le cœur gonflé.

Mille fois j'ai rêvé que je baisais avec des filles, j'ai vu plusieurs magazines pornos où des mecs enfilent des filles, mais là ce n'est pas pareil, bordel j'ai un peu la trouille. J'aime Judith, je ne veux pas faire le con, je ne veux pas la décevoir, je ne veux pas lui faire mal. À qui pourrais-je demander des conseils.

Le soir venu, j'ai échafaudé tous les scénarios possibles, en me disant que je ferais ça et puis ça. Ma main monte et décent doucement sous mes draps, la tête en arrière je pense à Judith, le la vois se caresser, si ça se trouve nous sommes tous les deux à la recherche du même plaisir chacun de nous dans nos lits respectifs. J'aime Judith, je ferme les yeux encore plus fort en propulsant mon plaisir sous forme liquide loin sur les draps de mon lit.

Il se passa plusieurs semaines où nous restâmes sur notre réserve, nous étions obnubilés par le fait que nous allions peut-être baiser ensemble, cela nous crispait, ce qui retardait certainement les choses entre nous.

Comme chaque mois nous étions, Judith et moi, en train de rédiger la lettre de remerciement pour Théo, quand le capu-

chon de mon crayon tomba par terre. En le ramassant, je me suis retrouvé, bien malgré moi, le regard rivé sur le fond de la culotte de Judith. Nous n'avons rien fait pour que cette situation arrive, mais maintenant que nous y étions, chacun de nous a su profité de l'occasion qui s'offrait à nous.

Judith me regardait dans les yeux, elle voyait que mon regard oscillait entre ses yeux et sa culotte que ces jambes légèrement ouvertes me laissaient admirer à loisir. Doucement, très doucement elle écarta ostensiblement les jambes.

Ma main effleura le bouchon de mon Bic resté à terre et qui m'avait obligé à me contorsionner pour le ramasser, puis elle se dirigea vers la cheville gauche de Judith, que j'ai saisie doucement. Elle est chaude cette cheville, elle est douce, c'est la première cheville de fille que je tiens à pleine main.

Je remontais doucement vers son genou en regardant Judith dans les yeux. Ma main bifurqua au sommet de son genou, puis continua à avancer vers cette zone inconnue en frôlant sa cuisse, elle a la chaire de poule.

Judith fit glisser ses fesses vers l'avant de la chaise tout en écartant franchement les cuisses à ma grande surprise. Mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il va sortir de ma poitrine. Je caresse timidement sa culotte du dos d'un doigt, mon cœur résonne comme un tambour dans mes oreilles, puis un de mes doigts passe sous l'un des élastiques qui maintient le tissu plaqué sur son entrejambe. Je dégage délicatement le fond de sa culotte sur sa cuisse, je vois enfin sa rose aux pétales éclos, roses, luisants, surmontés de quelques poils noirs, quelle beauté.

Judith tient sa jupe remontée sur son ventre, elle se crispe sur l'ourlet pour le remonter plus haut encore. Une de ses mains lâche prise, elle la dirige vers sa poitrine pour commencer à la caresser un de ses seins. Pendant que je maintiens sa culotte écartée d'une main, de l'autre j'inspecte du bout d'un doigt cette fleur fragile qui timidement s'ouvre à mon regard. C'est soupe, c'est chaud, délicatement humide.

Sans comprendre, je suis attiré inexorablement vers ces pétales couverts de rosée. Je me penche curieusement sans vraiment le vouloir. Mon visage se rapproche, je sens une odeur inconnue, celle de Judith. Elle se crispe une peut plus

quand elle voit ma tête se diriger vers sa fleur secrète, tout en s'efforçant d'ouvrir le plus possible ses jambes. Un tremblement réflexe d'une de ses jambes témoigne du degré de son excitation.

Je respire ma bouche ouverte, j'essaye de profiter de chaque seconde, j'ai l'impression de prendre des décharges électriques à chaque inspiration.

La pointe de ma langue vient de passer sur cette petite fissure de chaire chaude, Judith dit quelque chose tout doucement, je ne distingue pas ce qu'elle dit, je donne un deuxième coup de langue pour voir. Je sens les mains de Judith me caresser très délicatement les cheveux.

J'embrasse maintenant ces lèvres si longtemps cachées. D'un mouvement ample je mets l'intérieur des genoux des jambes de Judith sur mes épaules, je suce enfin à pleine bouche ce bonbon qu'elle m'offre sans retenue.

Nous nous sommes retrouvés rapidement sur le tapis. Judith avait retiré sa culotte et sa jupe, j'étais mal à l'aise sans mon pantalon, mon doigt gorgé de sang, gonflé comme jamais, dépasse de mon slip, Judith n'osse pas trop le toucher, je ne sais pas ce qu'elle en pense, dans le doute, je poursuis l'effeuillage de ses vêtements.

Judith retire ma chemise puis elle descend mon slip sur mes chevilles. Mon doigt est dressé raide, recourbé, il bouge tout seul au rythme de mon cœur. Je me sens gauche avec cette troisième petite jambe.

Tout à coup Judith saisie mon doigt à pleine main, délicatement, ces doigts en font à peine le tour. Elle touche mon doigt, quelle sensation. Elle décalotte et recalotte son sommet en le regardant de prêt. Ça fait des semaines que j'attendais ce moment, ça y est, mon doigt est dans sa main.

Nous avons basculé, nous nous retrouvons sur le côté, presque tête-bêche, je me rapproche des cuisses de Judith pour embrasser à nouveau son bonbon, je le suce, je m'enivre, je le renifle, que c'est bon. Judith adopte rapidement une position plus adéquate, elle chevauche maintenant ma tête.

Par moments j'essaie de regarder ce que Judith fait de mon doigt. De ma main libre, je remonte de la base de mon doigt

vers son extrémité, mais rapidement j'arrive en contact avec quelque chose de chaud. Je me dégage un peu pour entrapercevoir ce qu'elle fait. Toute la partie supérieure de mon doigt a disparu dans la bouche de Judith.

À un moment Judith se dégagea et se retourna, puis elle s'assit sur moi. Sa fente à cheval sur mon doigt. Elle se frotte doucement au sommet de mon doigt. Je regarde ce qui se passe, par moments je ne vois plus mon doigt, puis quand Judith recule je le vois réapparaître. Ces va-et-vient me font un bien fou.

Plusieurs fois j'essaie de me contracter pour faire redresser mon doigt le plus possible, en vain, à chaque fois il ne trouve pas le chemin entre les pétales luisants de Judith.

Alors que je n'y croyais plus, je contracte de plus belle mon doigt, il emprunta cette fois-ci le seul chemin possible en direction du cœur de la rose de Judith, elle ralentit instantanément son mouvement, et ouvrit les yeux.

De peur de lui faire mal, je ne bougeai plus, je ne respirais plus, juste mon cœur battait à tout rompre. J'ai senti sur le sommet de mon doigt comme quelque chose de fin, d'élastique et de tendu le recouvrir. Judith continuait à appuyer, elle grimace un peu, j'ai nettement senti quelque chose se passer, puis mon doigt disparu en elle, mais presque aussitôt Judith se dégagea et elle partit dans la salle de bain.

Après cet essai presque transformé, on se sentait un peu mieux, on avait démythifié la chose. On en parlait simplement, comme on peut parler de la couleur du ciel, ou de la température chaude qu'il fait pour la saison.

Judith ma parlée de sa surprise et du plaisir que ma langue lui a prodigué pour son premier orgasme avec un garçon. Pour ma part je lui ai fait part de l'excitation de l'avoir vu mon doigt en bouche, j'espère que l'expérience se renouvellera.

Nous n'avons pas attendu longtemps, Judith ne voulait pas renouveler l'expérience trop vite, une petite douleur la gênait. Nous avons attendu le week-end suivant pour enfin consommer le repas que nous avons juste humer la semaine précé-

dente. Nous avons passé tout le week-end au lit, on a tout essayé, vingt fois, au moins, on a remis notre ouvrage sur le métier, le dimanche soir nous n'en pouvions plus, nous étions gavés, une indigestion de chaires, d'odeurs, de frottements de sensations nouvelles nous avaient éreintés.

Quand j'ai embrassé Judith au pied de sa tour, après l'avoir ramené, je n'ai pas résisté à lui prodiguer une dernière caresse, ma main passa sous sa jupe sans hésiter, maintenant elle connaît parfaitement le chemin, j'ai enfilé mon majeur dans sa fente, elle couina tout en m'embrassant plus fortement, puis nous nous séparâmes, pressé d'être à demain.